Document généré le 16 juil. 2025 07:52

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Cixous ou La littérature en zone franche

Lettres de fuite. Séminaire 2001-2004 de Hélène Cixous

Ginette Michaud

Numéro 275, printemps 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/96139ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (2021). Compte rendu de [Cixous ou La littérature en zone franche / *Lettres de fuite. Séminaire 2001-2004* de Hélène Cixous]. *Spirale*, (275), 99–101.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GINETTE MICHAUD

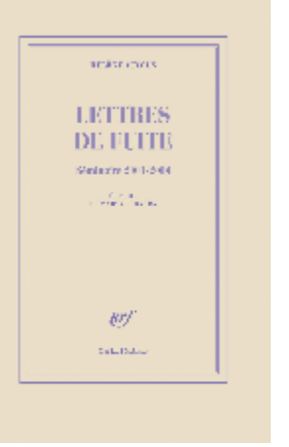
CIXOUS OU LA LITTÉRATURE EN ZONE FRANCHE

À l'image de *La Recherche*, qui est l'une des œuvres phares de ce séminaire d'Hélène Cixous, ces *Lettres de fuite* offrent une expérience de lecture inédite, une traversée du temps – des temps – de la littérature d'une intensité et d'une acuité analytique sans pareilles. Car il ne s'agit pas seulement ici de suivre des propositions théoriques expertement étayées sur des textes littéraires d'une grande diversité, mais de découvrir – ce qui est plus rare – le point de vue singulier d'une écrivaine sur la littérature qui lui a appris à lire le monde. Comme le remarque Marta Segarra, qui a établi l'édition de ce premier ensemble regroupant trois années du séminaire, de 2001 à 2004, sous l'intitulé général « Poétique de la différence sexuelle », la conception de la littérature qui s'incarne ici comme *« un continuum sans frontières nationales, temporelles ou linguistiques »* est la traduction intime d'une *« expérience de vie continuée avec littérature et philosophie »*. À l'heure où font rage les débats sur la liberté d'expression, ce séminaire fournit à point nommé la réponse la plus forte qui soit en donnant voix à la puissance (sans pouvoir) de la littérature : *« Je me disais ce matin, heureusement qu'il y a la littérature. Je la bénis. Je me dis qu'elle est quand même l'art de la langue, l'art de frotter des affects les uns contre les autres pour que surgissent des étincelles de mot ; elle est l'immense table de l'intelligence, qui saisit les vibrations les plus cachées. Je me disais aussi que dans sa fragilité, dans son côté désarmé, elle est absolument indispensable. »* Cette puissance d'affranchissement de la littérature qui réside dans sa capacité à tout dire (qui n'est pas dire tout) et à tout cacher, Cixous en fait le geste politique de la lecture même : *« Si on me demandait de résumer ma position politique, elle passerait par la lecture. Lire est le premier geste qu'il faut faire. Et donc je me dis toujours qu'heureusement il y a un lieu où nous pouvons lire et où personne n'est là pour demander à quoi ça sert ; moi, je sais à quoi ça sert. »* Lire – *« attentivement, longuement »*, avec toute la patience, le doigté et le(s) sens de la langue requis –, c'est faire *« quelque chose de l'ordre de la réponse la plus délicate à ce qui veut détruire l'humain, à ce qui veut rendre imbécile »*.

LETTRES DE FUITE. SÉMINAIRE 2001-2004

HÉLÈNE CIXOUS

Gallimard, 2020, 1188 p.



ÉDITER À L'« OREIL »

Attendu depuis plusieurs années avec impatience, ce séminaire vient enfin prendre sa juste place aux côtés de ceux de Derrida, de Foucault, de Lacan et de Barthes, et il faut saluer l'initiative de l'éditrice et de l'équipe de chercheur et chercheuses qui ont œuvré à ce premier volume, donnant ainsi à l'enseignement de Cixous toute la visibilité, et j'ajouterais le rayonnement nécessaires pour saisir la portée du travail théorique et critique qu'elle transmet depuis près de 50 ans sur cette scène publique (malgré tout trop confidentielle pour ceux et celles qui n'avaient pas eu la chance d'y assister). Le fait que son séminaire soit essentiellement oral a certes joué un *« rôle dans cette histoire d'invisibilisation »* puisque Cixous n'a jamais rédigé un texte destiné à être lu comme Derrida ou Foucault, et n'utilise pas de fiches développées comme Barthes, les traces écrites de son séminaire demeurant minimales (photocopies annotées, feuilles avec quelques mots-clés, notes Post-it). L'oralité constitue donc un trait décisif de ce séminaire et, en l'absence de tapuscrit, l'édition repose essentiellement sur la transcription des enregistrements. Or les choses se compliquent de ce point de vue puisque les enregistrements du séminaire, qui a commencé aussi tôt que 1974, n'ont été conservés qu'à partir de 1999 (on ne dispose pour les 25 premières années que de transcriptions fragmentaires). En dépit de ces difficultés, ce projet d'édition vise à publier l'intégralité du séminaire, un *« travail presque herculéen »* selon le mot trop modeste de Marta Segarra, qui s'appuie sur quelque 1 200 heures d'enregistrements, 12 000 pages de transcriptions et une vingtaine de cartons contenant photocopies et notes elliptiques. On entrevoit déjà la singularité de l'entreprise de transcription – au sens fort du terme – d'une telle archive sonore, qui entend ainsi garder trace écrite vivante de cette voix au timbre unique. On imagine aussi la qualité d'écoute qui est parvenue à rendre sensible le phrasé fluide, si vif, de Cixous dans ses rythmes, la modulation de ses tons, la profusion d'une pensée en train de s'élaborer et de s'éprouver au contact des textes lus et dépliés dans leurs plus subtils raffinements.

IN MEDIA RES

L'originalité de ce projet d'édition se reflète également dans son choix de ne pas adopter un ordre chronologique ascendant (peu pertinent pour les questions techniques déjà évoquées) ni descendant (le séminaire n'a pas de fin, il se poursuit toujours, en dépit même de la pandémie). Ce volume commence donc, à la manière des fictions privilégiées par Cixous, *in media res*, avec ce cycle qui s'ouvre sur les attentats du 11 septembre 2001 et se clôt à quelques mois du décès de Jacques Derrida survenu le 9 octobre 2004 (on sait que la dernière séance du séminaire de Cixous était donnée conjointement avec son ami philosophe, mais ces dernières séances n'ont pu être incluses ici pour diverses raisons, tout comme les exposés et conférences qui ponctuaient le séminaire). Par ailleurs, si l'on a dûment transcrit les interpolations de Cixous lorsqu'elle commente les citations parfois très longues dont elle surpique tel ou tel fil dans sa lecture, on a élidé, à juste titre me semble-t-il, les commentaires portant sur les circonstances du moment puisqu'ils *« n'étaient pas faits pour être lus mais pour être entendus par un public connaisseur et complice, qui pouvait interpréter leur ironie ou leur désinvolture sans se tromper de registre »*.

Cela dit, ce cycle, qui s'organise de manière thématique pour ces trois années *« autour de la perte, la mort et la guerre – mais aussi de l'amour, la beauté et la vie »*, offre une matière très foisonnante (au rythme d'une douzaine de séances par an, d'une durée chacune de quatre à cinq heures), où les lectures de Cixous puisent avec la même aisance à la fois dans des *« textes parfois très lointains comme la Bible ou les tragiques grecs »* et dans ceux de ses « contemporains » de toutes les époques (Proust, Bernhard, Kafka, Sévigné, Stendhal, Freud, Balzac, Blanchot), tout en étant *« toujours attentives à ce qui se passe sur la scène du monde »*. Car apprendre à lire en littérature, c'est aussi bien apprendre à déchiffrer un visage, un tableau, un événement, une structure – par exemple ici, au premier chef, les *« différentes formes de guerre »* : *« En fait, c'est la littérature qui nous apprend à lire les différentes temporalités des événements qui apparaissent comme des événements d'actualité, et qui ne sont jamais actuels mais préfigurés, prophétisés, puis manifestés. C'est grâce à ce travail énorme que l'on peut apercevoir des strates, des espacements, des plis temporels d'un événement qui a déjà eu lieu mais sous une autre forme, en tant que spectre. »*

CISAILLEMENTS DE LA GUERRE

Dès les premiers mots de cette première séance du 10 novembre 2001, veille de la date commémorant l'armistice, nous sommes plongés dans la question de la guerre, de la date, de la *« rythmique des mémoires nationales »*. *« Je suis une enfant de guerre, je suis l'enfant de la Deuxième Guerre mondiale »* (notons qu'elle ne dit jamais « Seconde », ce qui est significatif du retour inéluctable engendré pour elle par cette expérience), déclare Cixous en ajoutant de manière saisissante : *« Les êtres humains sont voués à l'hostilité, voués à l'agression, voués à la guerre, et ceux qui par hasard, en passant entre les mailles du temps, n'ont pas goûté à la guerre, sont privés d'une expérience qui est décisive analytiquement. »* Si elle accorde une attention aussi soutenue à cette question, ce n'est pas seulement parce que la guerre introduit de *« nombreux modèles de la destruction »,* mais aussi parce qu'elle opère *« une coupure à l'intérieur de ce que nous imaginons être le temps »* ; c'est également parce que, d'une guerre à l'autre, de la « Première » à la « Deuxième », elle précipite une transformation des sujets et ne se laisse plus raconter de la même manière. Cixous montre très bien comment ce *« ne pas pouvoir raconter »* relève à la fois d'une impuissance et d'un interdit : d'une part, il y a une *« rupture de communication totale entre les vivants et les morts »* et, d'autre part, *« l'insuffisance des moyens »* pour écrire *« avec une main coupée »* (Bernhard). Or c'est précisément cela qui est, selon elle, *« à déconstruire, parce que* [...] *la poésie ne peut pas se poser la question de sa propre mort, puisqu'elle est vivante ; donc, elle doit – et elle y parvient, et c'est sa preuve –, non pas figurer, mais évoquer, et parfois par toutes les ressources de la langue, y compris ses silences, y compris ses blessures »*.

L'ART DES LECTURES TISSERANDES

Si la guerre dérange et réordonne toutes les valeurs, elle provoque aussi un trouble de l'identification qui affecte toutes les figures, *« tous les groupes et espèces »*. *« Madame la Guerre »*, comme la surnomme ironiquement Cixous en en faisant le personnage central de l'année 2002-2003, rehausse ou abaisse tous les êtres humains, portant les uns aux nues et faisant dégringoler les autres en enfer. Et ce sont ces aventures de *l'être-lettre* qu'elle s'attache à suivre à travers feintes et calculs *« comi-tragiques »* dans tous ses déplacements d'échelle, du détail le plus minuscule au point de vue télécosmique.

Mais quel serait ici le cœur de l'expérience littéraire ? Si l'on se risquait à cerner ce foyer en ébullition, on pourrait dire qu'on l'aperçoit, mais toujours de manière énigmatique et fugitive, justement, au point où *« les langues se mêlent »*, ou quand on découvre soudain chez Proust *« une mer masculin, une mer marin »*, ou encore un *« Saint-Loup revenu à l'état de tour-elle »* subissant une féminisation extrême alors même qu'il devient militaire. Ce sont ces métamorphoses, qui sont rien de moins que des *« transpositions de la jouissance sexuelle »*, que Cixous analyse avec une minutie inouïe, notamment dans sa lecture croisant les *« aéroplanes d'air »* de Proust et les *« aéroplanes de terre »* de Kafka (qui n'arrivent littéralement pas à décoller), révélant la *« radiographie de leur imaginaire ou de leurs inconscients »*. C'est aussi dans ces passages qu'advient la différence sexuelle où, au détour des méandres d'une phrase, *«* [o]*n ne sait pas ce qui est modifié, si c'est la personne, la corolle, ou la pensée. Quelque chose donc s'évanouit, fuit, entre personne, pensée, et nymphéa »*. Cette transmutation sexuelle émane toujours ici d'une pratique performative des textes lus et non d'une simple position théorique (encore moins idéologique) parce que c'est toujours de *« sexualités au pluriel »* qu'il s'agit, affolant et débordant les catégories homo-hétéro-sexuelles trop convenues, *« les identifications fonctionn*[a]*nt en se moquant éperdument de la différence sexuelle réaliste »*. À l'image de ces *« étamines masculines-féminines »* dans *La Recherche*, qui *« réintroduisent la trace de la masculinité sous forme féminine »*, le mystère de la différence sexuelle se produit quand cette *« conception miraculeuse* [...] *n'obéit jamais aux lois tout à fait régulières de l'engendrement ou de la génétique »*.

Dans la littérature *« littéraire et non pas simplement marchande »* de Cixous, cette amphibologie des genres est également le lieu d'un accueil, d'une hospitalité inconditionnelle à l'autre sous toutes ses formes (le sujet peut même prendre la forme insolite d'un *« pot de confiture »* dans le noir d'un buffet), donnant accès à un monde *« qui déjoue les leurres, les enfermements, les frontières, les exclusions, les dénis ».* Rien n'illustre mieux cette leçon d'affranchissement des limites que la définition de l'amour formulée par le narrateur proustien dans laquelle il affirme toute la force du réel littéraire lorsqu'il dit aimer *« Gilberte, ou Albertine »* parce que ses *« yeux sont tellement noirs que, pour lui ils sont bleus »*. C'est là la magie, la vérité singulière de la littérature, qui n'a rien à voir avec le réalisme et la supposée objectivité.

Il est évidemment impossible de rendre justice ici aux intuitions et hypothèses si inventives de Cixous sur la lecture – l'affect, le travail du rêve, les audaces des avant-textes censurés par l'écrivain, la pulsion sexuelle du terrorisme, la tentation de la beauté dont il faut se méfier, la kitschification de la mémoire, pour en nommer quelques-unes –, mais quiconque s'intéresse à la littérature, c'est-à-dire à l'inconscient et à la langue qui en sont les véritables artisans, doit savoir que ce livre existe et palpite. À l'image des *Mille et une nuits*, ces *Lettres de fuite* se lisent comme un fabuleux roman de la pensée et promettent au lecteur confiné (parfois pour son plus grand bonheur) enchantement et *« libertés nomades »*.